Synthèse des textes
du mois d’avril 2020

Thème : l’évasion et l’enfermement

Lettres d'intérieur sur France-Inter lu par Augustin Trapenard (tous les matins, juste avant 9h) : lettre de Daniel Pennac

Paris, le 7 avril 2020

A une jeune fille qui lisait dans le métro

Ma toute belle,

Tu es, je crois, mon dernier souvenir de métro. De ces temps où nous pouvions nous déplacer tous ensemble, avant que corona ne nous enferme chez nous.
Ligne 6, tu étais assise en face de moi et tu lisais *La guerre et la paix* de Tolstoï. A en juger par l'épaisseur de ce qui te restait à lire, tu devais être en pleine bataille de Borodino. A cette seconde où le prince André attend l'explosion de l'obus qui tournoie en crachotant à ses pieds et qui le tuera. Tu pouvais avoir dix-huit ans. Dans tes yeux de lectrice l'ardeur disait clairement que tu manquerais ta station. Tu lisais pour toi-même, tu lisais pour Tolstoï, mais tu lisais aussi contre le métro, contre le boulot, contre tout ce qui prétendait te priver d'être.

Ce que tu lisais je l'avais lu plus d'un demi-siècle avant toi et je m'en souvenais encore. Est-ce la mort ? se demande le prince André en regardant l'obus fuser si près de lui. Et voilà que pour la première fois il s'intéresse aux herbes qui frémissent, à l'air qu'il respire. Voilà que pour la première fois peut-être, il se sent absolument vivant. Il ne veut pas mourir. Pourtant, à l'officier qui, près de lui, se jette à plat ventre pour ne pas être blessé, il dit : Un peu de dignité, voyons ! Une phrase de ce genre. Et l'obus explose.
Eh bien voilà, ma pitchounette, l'obus a explosé. Il fallait nous y attendre. A force d'attiser le feu sous la cocotte-minute, Boum ! On y a tous eu droit. Chacun confiné chez soi sur toute la surface de la planète, mais désireux de vivre encore, comme le prince André. Plus de boulot, plus de métro. Plus que soi. Et tous occupés à espérer.
A espérer quoi, au fait ?

Dans mon cas à espérer que tu puisses un jour raconter ça à des enfants.
"Mes petits, dans les années 20, pendant ce foutu confinement dû au corona virus, j'ai découvert que la lecture sauvait de tous les enfermements. Un matin sur France inter, un type a raconté que le philosophe Antonio Gramsci lisait Kipling et Anna Karenine pour s'évader des prisons de Mussolini, que Soljénitsyne, l'auteur de L'archipel du Goulag, *écrivait et lisait contre le bagne et le cancer, que le Chinois Dai Sijie s'était sauvé de son camp de rééducation en lisant Balzac, que, pour ne pas devenir fou, l'otage Jean-Paul Kaufmann avait relu indéfiniment le deuxième volume de Guerre et Paix.*

Ce jour-là, les enfants, j'ai donné rendez-vous aux 28 locataires de mon immeuble pour deux heures de lecture quotidienne. Je me suis assise sur mon palier et je leur ai lu Cent ans de solitude*, le roman de Gabriel Garcia Marquès. Une heure le soir, une heure le matin, juste avant qu'ils ne s'endorment et juste après qu'ils se réveillent. Je n'irai pas jusqu'à dire que ce furent les cent plus belles années de nos vies, mais en tout cas ce ne fut pas du temps perdu.*
Voilà ma toute belle, je pense qu'un jour tu raconteras ça aux jeunes générations. En attendant, j'embrasse ton beau visage de lectrice. Vivent toi et ton futur.

Textes proposés par Véronique

Eric Chevillard 19 mars 2020

Coussins, couffins et confitures, ce ne doit pas être aussi terrible que ça, le confinement. Chacun chez soi, mais aux confins du monde. Même le sédentaire se sent dépaysé. Quelle aventure ! Citons Rimbaud, l'exergue de tous nos livres : *« Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs. / Assez eu. Rumeurs des villes, le soir, et au soleil, et toujours. / Assez connu. Les arrêts de la vie. – Ô Rumeurs et Visions ! / Départ dans l'affection et le bruit neufs ! »* (*Départ*)
On ne sort plus, quel voyage ! Il y a justement chez moi un couloir que je me promets depuis toujours de longer jusqu'au bout. L'heure est venue de ces expériences. Un bidet encombre la salle de bains, je vais avoir le temps de m'initier à cette pratique ancienne et révolue, retrouver les gestes simples de nos pères. Grimper aux rideaux, avez-vous déjà vraiment essayé ? Et vous cogner la tête contre les murs ? Il y a tant à faire dans une maison.
Dehors, rôde l'horrible virus hérissé d'antennes sensibles qui captent notre présence à plus d'un kilomètre – comme le squale la goutte de sang dans l'immensité de la mer – et de palpes gluants pour se suspendre à nos lèvres, comme un amoureux ardent. Des hordes de pangolins enragés se répandent dans les rues en toussant leurs poisons et, dès que le jour baisse, ce sont les chauves-souris qui fondent sur le passant pour se moucher dans son coude. Nous ne sommes plus en sécurité que chez nous.
Nous claquons la porte. Nous poussons devant elle le buffet du salon. Sur le buffet, nous empilons nos encyclopédies. Sur cette pile, nous asseyons nos enfants. Et, dans les mains de ces porteurs sains, nous déposons des peluches garnies de plomb. Le pavillon « Sam Suffit » est rebaptisé fort Alamo. « Home, sweet home » redevient notre fière devise. Nous la peignons en lettres d'or sur nos écus et les portières de nos automobiles encalminées.
Or, puisque nous avons pris l'habitude d'élire quand l'effroi nous visite un livre qui tout à la fois nous console et nous venge – *Paris est une fête*, *Notre-Dame de Paris* –, je suggère cette fois que nous ouvrions tous séance tenante et in situ le *Voyage autour de ma chambre* que Xavier de Maistre commença en 1790, lorsqu'il fut mis aux arrêts lui aussi : *« Le plaisir que l'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes ; il est indépendant de la fortune. »*
Son voyage dura quarante-deux jours. Combien de jours durera le nôtre ?

Christophe 2001

Les lumières bleues dansent sur les terrasses
Et les étangs reflètent leurs lumières
Le jour ne vient pas, ça me fait peur
Pourtant je ressens du bonheur
Plus jamais ouvrir de porte
Verser une larme
Vers… l'intérieur
Comm' si la terre penchait…

Pour ceux que cela intéresse, voir le concert de Christophe en 2014 à la Villa Aperta de Rome à l'adresse suivante :
https://www.arte.tv/fr/videos/055978-000-A/christophe-a-la-villa-aperta/

Textes glanés de-ci de-là par Pierre C

Alfred de Musset – le mie prigioni

On dit : " Triste comme la porte
D'une prison. "
Et je crois, le diable m'emporte !
Qu'on a raison.

D'abord, pour ce qui me regarde,
Mon sentiment
Est qu'il vaut mieux monter sa garde,
Décidément.

Je suis, depuis une semaine,
Dans un cachot,
Et je m'aperçois avec peine
Qu'il fait très chaud.

Je vais bouder à la fenêtre,
Tout en fumant ;
Le soleil commence à paraître
Tout doucement.

C'est une belle perspective,
De grand matin,
Que des gens qui font la lessive
Dans le lointain.

Pour se distraire, si l'on bâille,
On aperçoit
D'abord une longue muraille,
Puis un long toit.

Ceux à qui ce séjour tranquille
Est inconnu
Ignorent l'effet d'une tuile
Sur un mur nu.

Je n'aurais jamais cru moi-même,
Sans l'avoir vu,
Ce que ce spectacle suprême
A d'imprévu.

Pourtant les rayons de l'automne
Jettent encor
Sur ce toit plat et monotone
Un réseau d'or.

Et ces cachots n'ont rien de triste,
Il s'en faut bien :
Peintre ou poète, chaque artiste
Y met du sien.

De dessins, de caricatures
Ils sont couverts.
Çà et là quelques écritures
Semblent des vers.

Albertine Sarazin - Fresnes 1954-1955 – Dans Poèmes 1969

Il y a des mois que j'écoute
Les nuits et les minuits tomber
Et les camions dérober
La grande vitesse à la route
Et grogner l'heureuse dormeuse
Et manger la prison les vers
Printemps étés automnes hivers
Pour moi n'ont aucune berceuse
Car je suis inutile et belle
En ce lit où l'on n'est plus qu'un
Lasse de ma peau sans parfum
Que pâlit cette ombre cruelle
La nuit crisse et froisse des choses
Par le carreau que j'ai cassé
Où s'engouffre l'air du passé
Tourbillonnant en mille poses
C'est le drap frais le dessin mièvre
Léchant aux murs le reposoir
C'est la voix maternelle un soir
Où l'on criait parmi la fièvre
Le grand jeu d'amant et maîtresse
Fut bien pire que celui-là
C'est lui pourtant qui reste là
Car je suis nue et sans caresse
Mais veux dormir ceci annule
Les précédents Ah m'évader
Dans les pavots ne plus compter
Les pas de cellule en cellule

Fresnes 1954-1955.

L'enfermement... – Jill Bill

L'oiseau dans sa cage
Le poisson dans son bocal
L'assassin dans sa cellule
Le moine dans son cloître
L'imbécile dans son avis
L'autiste dans sa tête
Le vieillard dans son hiver
Le fou dans sa folie
L'habit dans son armoire
Le squelette dans son placard
Le mort dans ses planches
Le sable dans son sablier
L'heure dans son horloge
La lune dans son deuil
Le pauvre bougre dans sa grisaille
Le riche nabab dans ses dorures
Le clochard dans son monde
Le politicien dans son parti

L'artiste, ah l'artiste est le roi de l'évasion...

Et si on ne faisait rien ? – Philippe Delerm - Extrait de « Paroles de paresse »

Et si on ne faisait rien ?
On se réveillerait dans sa chambre, un matin d'été.
On entendrait un râteau dehors, sur le gravier.
Il y aurait des rayons de soleil par les persiennes et une petite poussière blonde.
L'oreiller serait tout chaud, mais de l'autre côté on trouverait un coin d'oreiller frais.
Ca serait comme si on devenait la fraîcheur de l'oreiller,
comme si on était un matin d'été.
On ne penserait pas du tout au reste de la journée.
On entendrait juste quelques voix tranquilles qui parleraient loin,
à l'autre bout de la maison.

Jules Renard – Extrait de « Paroles de paresse »

Il ne faut pas croire que la paresse soit inféconde.
On y vit intensément, comme un lièvre qui écoute.
On y nage comme dans l'eau, mais on y sent le frôlement des herbes du remords.
Il y a dans la paresse un état d'inquiétude qui n'est pas vulgaire,
et auquel l'esprit doit peut-être ses plus fines trouvailles.

Textes de chansons de Christian

Les chansons de notre vie

Les chansons bercent notre vie
Et ce sont les musiques aussi
Qui scandent et rythment notre histoire
Par l'étendue du répertoire
Ainsi chaque moment s'unit
À la magie d'une mélodie
Un souvenir qui nous poursuit
Des airs gardés toute une vie

Refrain :

Les chansons jouent les marque-pages
Du déroulement des saisons
Au fil du temps nous engrangeons
Tous ces refrains dans nos bagages.

On se rappellera toujours
La maison bleue sur la colline
Nathalie au café Pouchkine
Même les chansons d'Aznavour
Combien d'enfants ont pour prénom
Cécile que Claude a composée
Heureusement pas Barnabé
Et dans ce cas pas de pardon

Refrain

Les chansons nous font voyager
Servat nous emmène en Bretagne
C'est Toulouse ville occitane
Que Nougaro fait visiter
On a même aimé les corons
Bachelet chantant les mineurs
Ou arriver comme une fleur
Par la N7 jusqu'à Menton.

Refrain

Au moment de finir sa vie
Brel et son tout dernier repas
Chante le pardon à son trépas
Alors quand notre temps s'enfuit
Georges sur la plage de Sète
L'hécatombe ou Pauvre Martin
Avec la veuve et l'orphelin
Ou le fantôme faire la fête

Les chansons jouent les marque-pages
Du déroulement des saisons
Au fil du temps nous engrangeons
Tous ces refrains dans nos bagages.
Tous ces refrains dans nos bagages.

Evasion

Un petit air de fin du monde
Pourtant le temps est magnifique
Mais les rues sans aucun trafic
Car elle rode' la bête immonde

Donc afin de se protéger
Chacun reste claquemuré
En prison sommes enfermés
Sans même pouvoir se promener

Enfermés, prisonniers, coincés
Comment pourra-t-on s'évader ?

Que sont devenus nos amis ?
Que nous avions tenu si près ?
Ils sont maint'nant tous au secret
Leur présence nous est ravie

On pense déjà à demain
À la grande fête qu'on fera
Dès que l'on nous délivrera
Et même si c'est après demain

À notre prochaine évasion
Afin que nous nous retrouvions

Mais ce ne sera pas de suite
Il faut songer à s'évader
Faire une corde de draps noués
Pour nous faciliter la fuite

Mais nous sommes captifs volontaires
Dans cett' servitude pas question
D'une quelconque rébellion
Avec un' contrainte planétaire

Nous n'pouvons rêver d'évasion
Pas d'espoir de libération

En manqu' de cette indépendance
On va chercher au fond de soi
L'envol d'un papillon de soie :
Un imaginaire qui compense.

C'est grâce à une vie intérieure
Que notre esprit peut s'évader
Même si le corps est prisonnier
L'épreuve est un révélateur

Et on s'invente grâce aux pensées
Une belle vie libérée

Textes proposés par Claude

Jacques Brel

Entre l'évasion et le confinement il nous reste

Les Fenêtres

Les fenêtres nous guettent
Quand notre cœur s'arrête
En croisant Louisette
Pour qui brûlent nos chairs
Les fenêtres rigolent
Quand elles voient la frivole
Qui offre sa corolle
À un clerc de notaire
Les fenêtres sanglotent
Quand à l'aube falote
Un enterrement cahote
Jusqu'au vieux cimetière
Mais les fenêtres froncent
Leurs corniches de bronze
Quand elles voient les ronces
Envahir leur lumière

Les fenêtres murmurent
Quand tombent en chevelure
Les pluies de la froidure
Qui mouillent les adieux
Les fenêtres chantonnent
Quand se lève à l'automne
Le vent qui abandonne
Les rues aux amoureux
Les fenêtres se taisent
Quand l'hiver les apaise
Et que la neige épaisse
Vient leur fermer les yeux
Mais les fenêtres jacassent
Quand une femme passe
Qui habite l'impasse
Où passent les Messieurs

La fenêtre est un œuf
Quand elle est œil-de-bœuf
Qui attend comme un veuf
Au coin d'un escalier
La fenêtre bataille
Quand elle est soupirail
D'où le soldat mitraille
Avant de succomber
Les fenêtres musardent
Quand elles sont mansardes
Et abritent les hardes
D'un poète oublié
Mais les fenêtres gentilles
Se recouvrent de grilles
Si par malheur on crie:
"Vive la liberté"

Les fenêtres surveillent
L'enfant qui s'émerveille
Dans un cercle de vieilles
A faire ses premiers pas
Les fenêtres sourient
Quand quinze ans trop jolis
Ou quinze ans trop grandis
S'offrent un premier repas
Les fenêtres menacent
Les fenêtres grimacent
Quand parfois j'ai l'audace
D'appeler an chat un chat
Les fenêtres me suivent
Me suivent et me poursuivent
Jusqu'à ce que peur s'ensuive
Tout au fond de mes draps

Les fenêtres souvent
Traitent impunément
De voyous des enfants
Qui cherchent qui aimer
Les fenêtres souvent
Soupçonnent ces manants
Qui dorment sur les bancs
Et parlent l'étranger
Les fenêtres souvent
Se ferment en riant
Se ferment en criant
Quand on y va chanter
Ah je n'ose pas penser
Qu'elles servent à voiler
Plus qu'à laisser entrer
La lumière de l'été

Non je préfère penser
Qu'une fenêtre fermée
Ça ne sert qu'à aider
Les amants à s'aimer

Non je préfère penser
Qu'une fenêtre fermée
Ça ne sert qu'à aider
Les amants à s'aimer

Et si vous voulez vous évader encore plus loin et toujours avec J BREL cet extrait de la comédie musicale inédite « Voyage sur la lune » dont le spectacle n'a jamais été représenté.

Allons il faut partir
N'emporter que son cœur
Et n'emporter que lui
Mais aller voir ailleurs
Allons il faut partir
Trouver un paradis
Bâtir et replanter
Parfums, fleurs et chimères

Allons il faut partir
Sans haine et sans reproche
Des rêves plein les poches
Des éclairs plein la tête
Je veux quitter le port
J'ai l'âge des conquêtes
Partir est une fête
Rester serait la mort

Allons il faut partir
Peut-être délaisser
Les routes d'Amérique
Et les déserts peuplés

Allons il faut partir
Elle n'est plus chimérique
La voie des voies lactées
La lune s'est allumée.

Si vous préférez vous évader avec Charles Aznavour

Emmenez-moi

Vers les docks où le poids et l'ennui
Me courbent le dos
Ils arrivent le ventre alourdi de fruits
Les bateaux

Ils viennent du bout du monde
Apportant avec eux des idées vagabondes aux reflets de ciels bleus
De mirages
Traînant un parfum poivré de pays inconnus
Et d'éternels étés où l'on vit presque nus
Sur les plages

Moi qui n'ai connu toute ma vie
Que le ciel du nord
J'aimerais débarbouiller ce gris
En virant de bord

Emmenez-moi au bout de la terre
Emmenez-moi au pays des merveilles
Il me semble que la misère
Serait moins pénible au soleil

Dans les bars à la tombée du jour
Avec les marins
Quand on parle de filles et d'amour, un verre à la main

Je perds la notion des choses et soudain ma pensée
M'enlève et me dépose, un merveilleux été
Sur la grève
Où je vois tendant les bras l'amour qui comme un fou
Court au-devant de moi et je me pends au cou
De mon rêve

Quand les bars ferment, que les marins
Rejoignent leur bord
Moi je rêve encore jusqu'au matin
Debout sur le port

Emmenez-moi au bout de la terre
Emmenez-moi au pays des merveilles
Il me semble que la misère
Serait moins pénible au soleil

Un beau jour sur un rafiot craquant
De la coque au pont
Pour partir je travaillerais dans la soute à charbon

Prenant la route qui mène à mes rêves d'enfant
Sur des îles lointaines où rien n'est important
Que de vivre

Où les filles alanguies vous ravissent le cœur
En tressant m'a-t ‘on dit de ces colliers de fleurs
Qui enivrent

Je fuirais, laissant là mon passé
Sans aucun remords
Sans bagage et le cœur libéré
En chantant très fort

Emmenez-moi au bout de la terre
Emmenez-moi au pays des merveilles
Il me semble que la misère
Serait moins pénible au soleil

Emmenez-moi au bout de la terre
Emmenez-moi au pays des merveilles
Il me semble que la misère
Serait moins pénible au soleil

La, la, la, la, la, la, la, la, la ……

Textes proposés par Gérard

P'tite conne - Renaud

Tu m'excuseras mignonne
D'avoir pas pu marcher
Derrière les couronnes
De tes amis branchés
Parc' que ton dealer
Était peut-être là
Parmi ces gens en pleurs
Qui parlaient que de toi
En regardant leur montre,
En se plaignant du froid
En assumant la honte
De t'avoir poussée là

Petite conne tu leur en veux même pas,
Tu sais que ces charognes
sont bien plus morts que toi

Tu fréquentais un monde,
D'imbéciles mondains
Où cette poudre immonde
Se consomme au matin
Où le fric autorise
A se croire à l'abri
Et de la cour d'assise
Et de notre mépris
Que ton triste univers
Nous inspirait malin
En sirotant nos bières
Ou en fumant nos joins

Petite conne tu rêvais de Byzance
Et c'était la Pologne
jusque dans tes silences

On se connaissait pas
Aussi tu me pardonnes
J'ai pas chialé quand t'as
Cassé ta pipe d'opium
J'ai pensé à l'enfer
D'un téléphone qui crie
Pour réveiller ta mère
Au milieu de la nuit
J'aurai voulu lui dire
Que c'était pas ta faute
Qu'à pas vouloir vieillir
On meurt avant les autres

P'tite conne tu voulais pas mûrir,
Tu tombes avant l'automne
juste avant de fleurir

Et t'aurais-je connu
Que ça n'eût rien changé
Petit enfant perdu
M'aurais-tu accepté
Moi j'aime le soleil
Tout autant que la pluie
Et quand je me réveille
Et que je suis en vie
C'est tout ce qui m'importe
Bien plus que le bonheur
Cette affaire de médiocre
Et qui use le cœur

Petite conne c'est oublier
que toi t'étais là pour personne
Et que personne était là

Tu m'excuseras mignonne
D'avoir pas pu pleurer
En suivant les couronnes
De tes amis branchés
Parc' que ton dealer
Était peut-être là
A respirer ces fleurs
Que tu n'aimerais pas
A recompter ces roses
Qu'il a payé au prix
De ta dernière dose
Et de ton dernier cri

Petite conne aller, repose-toi
tout près de Morrison
Et pas trop loin de moi

Chasse à l’enfant – Jacques Prévert

Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Au-dessus de l'île on voit des oiseaux
Tout autour de l'île il y a de l'eau
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Qu'est-ce que c'est que ces hurlements
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
C'est la meute des honnêtes gens
Qui fait la chasse à l'enfant
Il avait dit j'en ai assez de la maison de redressement
Et les gardiens à coup de clefs lui avaient brisé les dents
Et puis ils l'avaient laissé étendu sur le ciment
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Maintenant il s'est sauvé
Et comme une bête traquée
Il galope dans la nuit
Et tous galopent après lui
Les gendarmes les touristes les rentiers les artistes
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
C'est la meute des honnêtes gens
Qui fait la chasse à l'enfant
Pour chasser l'enfant, pas besoin de permis
Tous les braves gens s'y sont mis
Qu'est-ce qui nage dans la nuit
Quels sont ces éclairs ces bruits
C'est un enfant qui s'enfuit
On tire sur lui à coups de fusil
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Tous ces messieurs sur le rivage
Sont bredouilles et verts de rage
Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !
Rejoindras-tu le continent
Rejoindras-tu le continent !
Au-dessus de l'île on voit des oiseaux
Tout autour de l'île il y a de l'eau.

Textes de ChAE (*© Christiane Angibous-Esnault*)

Évasion

Dans l'herbe parfumée de la dernière coupe
Je noyais mon regard dans l'infini du ciel
Et le vent m'apportait à bord de sa chaloupe
Des senteurs de rochers, de vagues, de soleil.

Seule sur la pelouse, alanguie de tiédeur,
Je voyais défiler les nuées du dimanche.
Sur un ciel bleu profond nuancé de couleurs
Les nuages laissaient de longues trainées blanches.

Je voyais un voilier gigantesque et j'avais
Dans les yeux son gréement, son immense voilure
Gonflée par les grands vents qui, ici, me faisaient
Jusques au fond du cœur une ample déchirure.

Besoin de grands espaces, de vie au grand air !
Je veux remplir d'odeurs mes poumons embrumés,
Je veux vivre et bouger et me mettre en colère,
Et chanter et dormir et puis me reposer.

Chaque fois que le ciel m'apporte des soupirs
Je rêve, en regardant l'horizon trop fermé,
À ce grand vent du large, à ces jours à venir
Qui peut-être viendront prendre ma destinée.

Ressac

Petit clapot, petite vague, mer étrange.
Je me suis embarquée sur un objet flottant
Apparu devant moi. C'était un doux mélange
D'inquiétude et d'envie, oublié fort longtemps.

Le bateau était là et moi j'étais dedans.
Plus de choix, de recul. Mais comment accomplir
L'inconnue traversée ? Comment serait le vent ?
Je cherchais alentours... Je me sentais faiblir !

Autrefois mon voyage était tumultueux.
J'étais fébrile et folle, attendant ces départs !
Mon vent, mon vent... montre ton souffle un peu,
Je veux brûler mon aile aux soleils de nulle part.

La barque se déplace et vogue doucement.
Je suis bien, mais sans plus. J'ai perdu mes ardeurs.
Où est ma frénésie, où est mon grand élan ?
La mer a des ressacs qui clapotent et qui meurent.

Petit clapot, petite vague, mer étrange.
Je plonge dans mon cœur pour en faire ressurgir
Le passé qui s'enfuit. Il faudrait que je change
Cette molle barcasse en voilier de plaisir !

On ne devrait jamais sortir de sa mémoire
Les désirs que le temps doucement nous enlève
Pour que le jour venu où, surgi du brouillard,
Un bateau est à prendre et que le vent se lève.

La barque est revenue sur la grève en douceur.
Échouée sur le sable, elle oscille et se couche.
Je descends et regarde, et me montent les pleurs.
La mer n'a pas laissé de baiser sur ma bouche.

Dans le soir, devant moi, murmure le ressac.
Écoute, écoute, ouvre tes yeux et tends les mains,
Le vent vient d'aujourd'hui et je l'entends qui claque.
Ton grand voilier est là, il est sur ton chemin.

Ça commence au niveau de mes yeux qui s'entrouvrent,
Mes épaules frémissent et je me mets debout.
Mon sang bat la chamade et mon cœur se retrouve.
Je te veux, je te veux, voilier, mon désir fou !

Il navigue au soleil, éclatant de blancheur.
Le vent gonfle ses voiles et je cours sur le sable.
Il bondit sur la vague et je sens la douleur
Me prendre dans ses bras, me jeter en cavale.

La mer, c'est terminé ! Clapot mollet, bizarre.
Tourne-toi vers le ciel, immensité plus grande,
Regarde les nuées colorées et sans fard
Qui s'arrachent et s'étirent et s'accrochent en bandes.

L'avenir est là-haut dans le regard flambant
De la jeune atmosphère chargée de parfums,
Capable de porter ton cœur au firmament
Et de brûler ton corps au feu de ton destin.

Le vide est surprenant et la terre est petite.
Plonge dans ces eaux-là qui te porteront loin,
Accroche ton bonheur à ces météorites
Qui réjouiront ton âme et boiront tes chagrins.

La folle exaltation, l'intensité du jour !
Le cycle recommence, ô mes désirs passés.
Vous voilà abreuvés pour un nouveau toujours
De drames, de passions, par lesquels vous vivez.

Mon beau voilier, je t'aime et ne te renie pas.
Mais tu n'as plus d'éclat, tu restes vide au bord.
Quand tu m'appelleras, je viendrai quelquefois.
Mais je t'en prie, ton cri, ne le crie pas trop fort !

Va, laisse-moi vivre encore...

Textes écrits par Pierre C

Sonnés

Hier au soir, la nouvelle est tombée, sonnés
Pour lutter tous ensemble contre ce minus
Seule chance de venir à bout de ce virus
Nous devons nous enfermer et nous isoler

Achille a le talon fragile, on le savait
Droit dans nos bottes, on a tenu mordicus
Bien amère fut la victoire à la Pyrrhus
Pourtant les augures sur les toits l'avaient crié

Ecoutez le bourdonnement des abeilles
Dans les cerisiers en fleurs et sous la treille
Les rues des villes et des villages sont dépeuplées

Ce temps lent de solitude et d'isolement
Fondateur, je n'aurai osé l'imaginer
Aujourd'hui, au soleil des ides du printemps

L’oiseau bleu

L’oiseau bleu
Etait le bonheur pur et simple
Entrant et sortant de la cage
Dont la porte était toujours ouverte
S’y posant de temps en temps
Pour manger et boire
Pour chanter et remercier
Ces hôtes par des notes venues
Au-delà de l’arc-en-ciel

Autour de l’oiseau bleu
Pourtant libre dans la maison
La cage s’est refermée
Cette cage blanche et bleue
Dont on m’avait dit
Que la porte devait être toujours ouverte
Pour laisser entrer le bonheur
Qui s’y plaisait
Tant elle était belle

Cette cage venait
De Sidi Bou Saïd
Au nord-est de Carthage
Un village tout blanc et bleu
Surplombant la mer
Sous le soleil de la Méditerranée

La cage s’est refermée
Pour protéger l’oiseau
D’un gros chat tigré
Venant paraît-il du Cheshire
Qui rôdait autour de la cage
Et souriait à la vue de l’oiseau

L’oiseau bleu
Ne chante plus
Ne mange plus
Ne boit plus
Il attend que la porte s’ouvre
Si elle veut bien s’ouvrir
Pour s’envoler et jamais ne revenir

L’oiseau bleu
Qui va chercher ses notes
Au-delà de l’arc en ciel
Ne peut être enfermé
Quitte à être seul
Il ne veut plus croire les promesses
Même pour être prisonnier
Dans une cage dorée

Alors il s’est effacé
Ne laissant au chat et à ses hôtes
Que son sourire
Comme souvenir

Je vous fais cadeau du verre

Lentement
Patiemment
Les vers
Ont rongés l'acier des barreaux
Fait tombés un à un les murs
Ouvert un espace infini
Celui des rêves et des divagations
Pour une fugue de mots et de notes
De contrepoints et de canons

Tous les vers s'y sont mis
Les vers mine qui ont épargné celle de mon crayon
Les vers missel qui n'ont pas pris le bouillon
Les vers mi- sots ne l'étaient qu'à moitié
Les vers durs qui ne mâchent pas leurs mots
Et les vers dictent qui ne sont pas moins tendre
Les vers à pieds, cul de jatte, ou unijambistes
Les very table qui ont mis le couvert
Les vers balisés qui ont tracé le chemin
Et les verbes alizés qui sentent bon les embruns
Les vers bal qui guinchent toute la nuit
Sous les lampions au son de l'accordéon
Les vers olé qui vous plantent des banderilles dans le dos
Les vers où qui sont perdus et ne savent plus où aller
Les vers lents qui prennent tout à l'envers
Les vermouths qui réchauffent
Les vers Mouthe froids comme l'hiver du Jura
Et les vers glacés tout aussi austères
Les vers hier qui trainent leur nostalgie
Les vers moulus qui sentent bon le café sur le comptoir
Les vers « in » qui sont very good
Et les vers « on » qui chantent le Piémont

Et bien d'autres encore

Bref
Tous sont venus à mon secours
Merci, merci, mille fois merci
Je leur suis reconnaissant
Pour cette escapade envers et contre tout
Et je les laisse filer où bon leur semblera

Rien ne m’arrêtera

Aucune entrave
Aucun boulet
Aucun joug
Aucun barreau
Aucune servitude
Aucune loi

Ne m’empêchera de regarder
Par la fenêtre l’oiseau
Qui passe furtif
Et m’invite à le suivre
Tirant le fil de mes rêves
Pour les emmêler aux branches des arbres
Et les dérouler jusqu’aux nuages

Ne m’empêchera de me rappeler
Les odeurs de la ville même déserte
Ou de la campagne à chaque saison
Que ce soit les vapeurs de gasoil
Les effluves du métro
Du bitume après la pluie
Les parfums des fenaisons
Du feu de bois d’avril
Soufflé par la cheminée

Ne m’empêchera de gouter
Les fruits et les légumes
Cultivés avec patience et attention
Dans mon jardin si petit soit-il
Même s’ils ne sont pas bien beaux
Même s’ils ne sont pas bien gros
Tomates, radis, salades,
Cerises, rhubarbe, haricots
Quand bien même cela ne serait
Qu’un peu de persil ou de ciboulette

Ne m’empêchera de voyager
De prendre un train de nuit
Pour aller jusqu’à l’aube
Voler la tête appuyée
Sur la vitre du dernier wagon
En regardant les rails luisants
Sillonner l’ombre jusqu’aux étoiles
Et m’éveiller sur la lagune de Venise

Ne m’empêchera de plonger
Dans un profond ennui
De descendre aux confins de ses abysses
Et de remonter vers la lumière et la vie
Avec la force de résister
Puisée dans les dernières bulles de mon apné
Bien décidé à dynamiter
L’aveuglement des vessies-lanternes
L’endormissement et l’abrutissement
Des images et des messages subliminaux
La surdité obstinée des uns
Les silences ravageurs des autres
Que ce soient les miens ou les vôtres

Ne m’empêchera de me laisser balloter
Comme une plume
Abandonnée par l’oiseau
Au gré des vents frais du printemps
Pour aller se poser
Dans un nid tout neuf
Pour faire une pirogue
Dans les rapides
Qui dévalent le long du caniveau
Pour orner une tresse
De cheveux de jais
Ou de la blondeur des blés
Pour décorer la toile d’araignée
Qui attrape la nuit
Les mauvais rêves
Et les brûle au petit jour

Ne m’empêchera de me rappeler
La chaleur de tes mains
L’incandescence de ton regard même mouillé
Unis même éloignés l’un de l’autre
Libres l’un comme l’autre
Sincères dans les instants de partage

Ne m’empêchera d’écrire
Des vers libres de toutes contraintes
Des vers sans aucune limite ni frontière
Qui commencent et finissent où ils veulent
Qui riment par hasard si ça les chante
Qui m’emmène où bon leur semble
Pour une ultime évasion